

Lectures

Svetlana Alpers, *L'art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle*. Traduit de l'anglais par Jacques Chavy, Paris, Gallimard, 1990, 401 pages

Marcella Maltais, *Notes d'atelier*, Québec, éd. du Beffroi, 1991, 137 pages

Collection *Les fleurons de l'art*, Cantini/Bordas, Florence/Paris. Plusieurs volumes, chacun 160 pages

Stephen Grenier

Volume 37, Number 147, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, S. (1992). Review of [Lectures / Svetlana Alpers, *L'art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle*. Traduit de l'anglais par Jacques Chavy, Paris, Gallimard, 1990, 401 pages / Marcella Maltais, *Notes d'atelier*, Québec, éd. du Beffroi, 1991, 137 pages / Collection *Les fleurons de l'art*, Cantini/Bordas, Florence/Paris. Plusieurs volumes, chacun 160 pages]. *Vie des arts*, 37(147), 72–73.

Bibliothèque illustrée
des HISTOIRES
SVETLANA ALPERS
L'art de dépeindre
La peinture hollandaise au XVII^e siècle



Gallimard

L'ART DE DÉPEINDRE

Svetlana Alpers, *L'art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle*. Traduit de l'anglais par Jacques Chavy, Paris, Gallimard, 1990, 401 pages, 181 ill. en noir et blanc.

Cette publication constitue la traduction française de *The Art of Describing* paru en 1983 (Chicago, University of Chicago Press). À l'époque, la parution de cet ouvrage avait fait grand bruit et même engendrée une certaine polémique. C'est que Svetlana Alpers, avec ce livre consacré à l'art hollandais du XVII^e, ravivait un débat qui semblait clos depuis un certain temps déjà.

On se souviendra que, jusqu'à une époque récente, la peinture hollandaise était perçue par l'historiographie comme une peinture « sans grand sujet », c'est-à-dire comme une peinture vouée essentiellement à la simple représentation de personnages et d'objets de la vie quotidienne hollandaise que ce soit dans les paysages, les natures mortes et surtout dans les scènes de genre. Puis vinrent, dans la deuxième moitié de notre siècle, un nombre considérable de travaux et d'expositions rétrospectives consacrés à l'art hollandais. Ces récentes recherches ont bien démontré que l'art hollandais n'était pas seulement

un art voué à la simple description de la vie quotidienne, mais également consacré à la représentation d'allégories morales très sérieuses qui étaient le reflet de profondes réflexions d'ordre métaphysique issues des bouleversements religieux et politiques qu'avaient connus les Pays-Bas.

Le débat était clos depuis un certain temps jusqu'à ce l'ouvrage d'Alpers rejette cette interprétation d'un art hollandais comportant un sens caché allégorique : « les images hollandaises ne déguisent pas une signification, elles ne la cachent pas sous une apparence » (p. 22). En fait, S. Alpers s'attache plutôt à démontrer que « les images [hollandaises] étaient constitutives d'une culture spécifiquement visuelle, par opposition à une culture littéraire » (pp. 23-24) qui, elle, se rattache à l'art italien. Pour l'auteur, il y a une différence fondamentale entre l'art hollandais du XVII^e qui, lui, est dominé par une recherche artistique basée sur l'acte de voir au sens scientifique, ce que Alpers appelle « l'acte de dépeindre » alors que l'art italien, à la même période, s'attache à représenter « des actions humaines chargées de signification » (p. 24). Ainsi, selon S. Alpers, on aurait trop cherché jusqu' alors à interpréter la peinture d'un Vermeer ou d'un Jan Steen selon

des critères qui seraient propres à la culture italienne.

Le moins que l'on puisse dire c'est qu'avec de telles propositions, l'ouvrage d'Alpers ne manque pas d'intérêt et il convient de saluer l'initiative des éditions Gallimard d'accueillir ce livre dans sa collection *Bibliothèque illustrée des Histoires*. Ceci dit, comme l'ont souligné un bon nombre de critiques depuis sa première parution, l'ouvrage d'Alpers est loin de convaincre. Par exemple, S. Alpers ne s'attarde pas suffisamment au rôle que joue aujourd'hui l'étude des gravures emblématiques dans la compréhension de certains sujets picturaux. En outre, il est difficile de percevoir l'art hollandais du Siècle d'Or comme un art peu conciliable à l'art italien ; il suffit de rappeler les contacts importants entre les artistes hollandais et l'Italie au XVII^e siècle (rappelons-nous l'exposition *Souvenirs d'Italie* au MBAM en 1990). Toutefois, certains passages du livre demeurent très profitables et le lecteur appréciera certainement le chapitre intitulé *Constantin Huygens et Le Nouvel Univers* (pp. 29-65) traitant de l'influence de l'homme de science sur la culture artistique hollandaise.

Alain DesRochers



DU SPIRITUEL DANS L'ART

Marcella Maltais, *Notes d'atelier*. Québec, éd. du Beffroi, 1991, 137 pages.

Sous le chapeau des éditions du Beffroi à Québec, une maison spécialisée surtout en philosophie, Marcella Maltais, artiste très connue et personnage non moins coloré et polémique, vient de faire paraître un petit ouvrage qu'elle divise en deux parties : Une conversion et Imposture de la modernité. Quand on a lu les écrits de Cézanne sur l'art, ceux de Paul Klee ou encore ceux de Van Gogh à son frère, on retrouve chez Maltais cette même ferveur à parler de la peinture avec les mots du peintre à travers l'oeil du peintre, cet oeil que jamais la critique ne pourra, le voudrait-elle, égaler. Sur un ton d'une belle humilité devant ce qui lui apparaît un mystère, elle tente à travers ses mots, de courts aphorismes échelonnés sur vingt-cinq ans, de percer ce qui fait obstacle à la réalité qui est lumière, qui se transforme en lumière, et qui est la nourriture quotidienne du peintre. La qualité littéraire du texte, la lucidité dans les perceptions et la précision dans l'énoncé font de cet ouvrage somme toute modeste par sa taille, un des écrits québécois sur l'art les plus lucides et en même temps les plus con-

vaincants qu'il m'ait été donné de lire. C'est que, en complète maîtrise du métier de peindre, l'artiste atteint un état de parfait abandon à son art et à la lumière qui le génère et en découle à la fois quand elle dit par exemple, d'entrée de jeu, page 23: «... peindre, c'est exprimer le monde par la lumière». Pour Maltais qui atteint un certain degré d'achèvement, « La peinture est un chemin, un moyen de connaissance, une ascèse. Les œuvres n'en sont que la trace, le résidu alchimique. » (p.23). D'ailleurs, comme plusieurs artistes dans des secteurs différents, l'important pour le créateur réside dans le processus de création: l'œuvre en constituant le résultat. Où elle se démarque toutefois, c'est quand elle soutient que si effectivement l'œuvre est résiduelle pour l'artiste qui l'a terminée et qui doit passer à autre chose, elle est tout le contraire pour le spectateur dont elle devient nourriture, un processus susceptible d'enrichir une recherche personnelle, encore faut-il qu'elle puisse assumer sa totale indépendance de son créateur. « L'artiste, ajoutet-elle encore, donne à voir, il n'explique pas. Il n'y a donc jamais rien à comprendre ».

En deuxième partie, l'auteur s'en prend à ce qu'elle appelle l'imposture de la modernité, c'est-à-dire, à l'académisme de l'art abstrait qui s'est constitué après P.E. Borduas. Sans chercher à balayer du revers de la main la contribution automatiste à l'art québécois, elle déplore l'instauration d'un « système de pouvoir » où certaines esthétiques bénéficient beaucoup trop des largesses étatiques au détriment d'un pluralisme plus stimulant. S'ensuivent des déséquilibres qui créent des ostracismes dont souffrent la majorité des artistes qui n'adhèrent pas aux esthétiques du pouvoir.

Ce point de vue déjà connu de l'artiste s'organise ici d'une manière aussi concise et lucide

et dénuée d'agressivité que la première partie du texte. Une chose est certaine, celui qui veut sentir toute la taille du mystère qui habite l'art et le peintre pourra, dans ce petit ouvrage, comprendre l'exigence, voire l'intransigeance de Marcella Maltais envers elle-même.

Jean-Claude Leblond

FLEURONS VALABLES

Collection LES FLEURONS DE L'ART, Cantini/Bordas, Florence/Paris. Plusieurs volumes de format 21 x 15 cm, chacun 160 pages, environ 80 reproductions en couleur et 100 en noir et blanc.

Un livre de format pratique et de prix abordable sur Masaccio, sur Vasari, sur Simone Martini et sur bien d'autres peintres... Combien de fois j'en ai cherché – en vain!

La maison Bordas a eu la bonne idée de publier en français ces livres édités d'abord en Italie, à Florence.

Chaque volume s'attache à un seul artiste dont il expose le « catalogue complet » de l'œuvre peinte. Un spécialiste renommé situe d'abord, dans une introduction d'une dizaine de pages, le peintre et son temps, ses contemporains, son activité. Suit le catalogue proprement dit des œuvres, chacune étant reproduite en couleur et/ou en noir et blanc, accompagnée d'une notice explicative sur la date, la provenance, la technique, le style, l'authenticité et la question des attributions le cas échéant.

Ensuite, une biographie de trois ou quatre pages nous permet de suivre brièvement le peintre dans sa vie. Un index des lieux de conservation des œuvres ainsi qu'une bibliographie substantielle par ordre chronologique de parution et/ou par ordre alphabétique des noms d'auteurs complètent le volume.

Il s'agit donc de livres à la fois de consultation, de recherche et... de plaisir esthétique. Pourquoi pas? Plaisir du musée *imaginaire* cher à Malraux. Les reproductions, compte tenu de leur format moyen ou petit, s'avèrent de bonne qualité; souvent elles nous montrent des *détails* permettant de mieux apprécier la technique et le style du peintre.

Autre qualité fort appréciable: chaque livre tient compte des recherches les plus récentes concernant tant les œuvres que le peintre lui-même. J'en donnerai quelques exemples plus loin.

La présentation, la mise en page sont simples, sans fioritures inutiles, agréables à la vue et à la lecture. Le papier *glacé* peut fatiguer les yeux par une réverbération intempestive; mais la plupart des livres d'art partagent ce défaut et semblent même y tenir. Serait-il impossible de reproduire des œuvres d'art sur du papier *mat* de bonne qualité? A ce sujet, la revue *Vie des Arts* donne l'exemple avec d'excellentes illustrations sur du papier semi-satiné.

Voici les six premiers livres de cette collection, tous sortis (en français) en 1991:

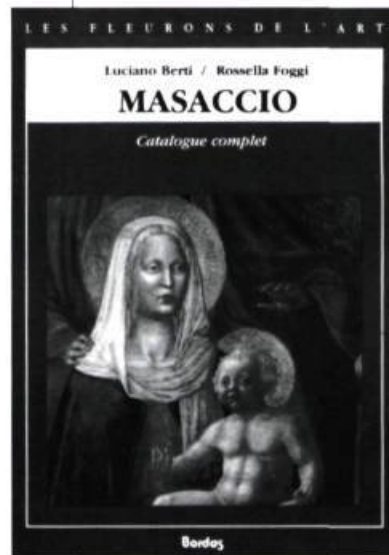
- 1 *Seurat*, par Catherine Grenier (aucune parenté avec le soussigné).
- 2 *Masaccio*, par Luciano Berti et Rossella Foggi.
- 3 *Vasari*, par Laura Corti.
- 4 *Simone Martini*, par Pierluigi Leone de Castris.
- 5 *Leonard de Vinci*, par Pietro C. Marini.
- 6 *Piero Della Francesca*, par Antonio Paolucci.

Dans le livre sur Masaccio, les auteurs n'ont pas hésité à publier la fameuse fresque d'*Adam et Eve* sans les « feuillages » qui

recouvraient le sexe des deux personnages, et qui avait été imposé vers 1670-74 par le pape Cosme III de Médicis, plutôt pudibond. Grâce à un nettoyage récent, nous pouvons voir l'œuvre, désormais, telle que Masaccio l'a peinte.

Nous pouvons admirer aussi la célèbre *Trinité* dans son ensemble, c'est-à-dire avec sa partie inférieure, très rarement reproduite, qui représente *la Mort* sous forme d'un squelette couché qui nous prévient par cette inscription (omise par les auteurs): « J'ai été ce que vous êtes, vous serez ce que je suis. »

Avertissement clair, dont Masaccio lui-même dut goûter à



la vérité inéluctable, car il mourut à 27 ans en 1428. Mort *mystérieuse*, qu'aucun chercheur ou spécialiste n'a pu expliquer jusqu'à maintenant. Et pourtant, malgré sa disparition prématurée, Masaccio porte en grande partie la Renaissance italienne sur ses épaules...

Bref, en tant que livres d'introduction et de recherche sur les peintres qu'ils analysent, les six livres précités s'avèrent tous de premier ordre. Longue vie à cette collection qui nous donne une vue globale sur des peintres souvent méconnus malgré leur célébrité.

Stephen Grenier